

Elle vivait pour Dieu et Dieu vivait en elle. Le rayonnement, nous allions dire l'auréole de ses vertus, illuminait cet antique manoir et tout ce petit coin de terre bourguignonne situé à son entour. La mère du prêtre paralytique réalisait en notre siècle le type religieux de la châtelaine, tel que, dans les vieux bourgs féodaux du moyen âge, la Vie des Saints et la Légende d'Or nous le montrent parfois.

Avant toutes choses, elle faisait le bonheur de son mari. "La femme forte," dit l'Écriture, "est la joie de son époux et elle remplira d'une sérénité profonde toutes les années de sa vie." Depuis un demi-siècle, au foyer du Comte de Musy s'accomplissait cette douce prophétie des Saintes Lettres.

Elle avait élevé dans l'amour du Seigneur et du prochain ses deux fils et sa fille et veillait avec une semblable sollicitude sur les nombreux domestiques qu'elle avait sous son patronage et qui formaient pour elle, comme le second degré de la famille. Si ses enfants l'aimaient comme une mère, ses serviteurs l'aimaient comme une aïeule. Tous la vénéraient, et chacun, en quelque sorte imprégné d'elle et devinant sa pensée, lui obéissait à toute heure du jour, sans que jamais elle eût à commander. C'était le règne de l'esprit et l'empire de l'amour. De même qu'Elizabeth de Hongrie, elle avait la passion des indigents et des malheureux. Après la prière, la messe et la méditation, elle inaugurait toutes ses journées par le touchant exercice des œuvres de miséricorde.

Dès dix heures du matin, on voyait se diriger vers le seuil du Château les pauvres et les souffrants qui avaient besoin d'elle.

Je viens de frapper à la porte de Dieu, se disait-elle alors en sortant de l'Oraison : voici maintenant que c'est Dieu qui frappe à ma porte !

Il y avait des nécessiteux de toute sorte. A celui-ci il fallait un vêtement chaud pour l'hiver ; à celui-là du bouillon, de la viande ou un médicament pour quelque malade demeuré au logis ; à telle autre une layette ; à plusieurs, arrivés en boitant ou le bras en écharpe, un pansement et des soins matériels.

Madame de Musy avait non seulement voulu posséder une pharmacie pour distribuer les remèdes, mais encore, résolue à se donner elle-même, elle avait, dès sa jeunesse, appris avec un soin extrême, et une rare perfection, les premiers secrets de l'art de guérir. Nul mieux qu'elle ne s'entendait à indiquer un antidote à la fièvre ou aux irritations, un rafraîchissement aux malades ardeurs. Toute souffrance trouvait auprès d'elle le spécifique qu'il fallait employer ; elle le savait, elle l'avait ; elle l'ordonnait et le donnait. Bien plus, elle faisait de ses nobles mains les servantes de la douleur, s'appliquant à bander les plaies, à soigner les ulcères, à répandre sur toute blessure le baume bienfaisant qui devait la calmer d'abord et la conduire ensuite à la guérison.

Ceignant autour de ses reins le tablier de l'infirmière et de la Sœur de Charité, elle prenait tour à tour dans sa trousse, tantôt les ciseaux pour couper les chairs mortes ou meurtries, ou le